

Introduction

i. « La connaissance que ‘ceci est la connaissance d’un pot’ est quelque chose de différent de la connaissance d’un pot »¹ : nous trouvons cette affirmation au cours d’une discussion qui clôt le Jāṭisamuddeśa du *Vākyapadīya*, discussion visant à prouver que, malgré les apparences, une connaissance ne peut devenir l’objet d’une autre connaissance². Car la connaissance est, pour rester avec la métaphore que Bhartṛhari lui-même utilise, comme la lumière : « Tout comme une lumière n’est pas éclairée par une autre lumière, de même la forme d’une connaissance n’est pas comprise par une autre connaissance »³. Ce que nous croyons être une connaissance devenue objet d’une autre connaissance est en fait une tout autre réalité « car la forme d’une connaissance n’est pas comprise comme ayant la forme d’un objet »⁴. La teneur même de l’argumentation globale ne nous intéresse pour l’instant pas, le rôle de l’affirmation citée en ouverture y étant par ailleurs loin d’être acquis⁵, mais l’aisance dans la manipulation du mécanisme des raisonnements métathéoriques

¹ VP 3 1 109ab : « *ghaṭajñānam iti jñānam ghaṭajñānavilakṣaṇam* ».

² Helārāja formule ainsi l’objection implicite qui est en jeu ici (PP 3/1 p. 102 l. 18-19 ad k. 105 [éd. Rau : 109]) : « *nanu ca yathā ghaṭo ‘yam iti jñāne ghaṭo ‘vasīyate tathā ghaṭajñānam etad iti jñāne ghaṭajñānam* », ‘Mais en vérité, tout comme dans la connaissance que “ceci est un pot”, on obtient le pot, de même dans la connaissance que “ceci est la connaissance d’un pot” [on obtient] la connaissance d’un pot’. La connaissance peut donc, selon l’opposant, devenir à son tour un objet de connaissance.

³ VP 3 1 106 : « *tathā jyotiḥ prakāśena nānyenābhiprakāśyate | jñānākāras tathānyena na jñānenopagṛhyate* ».

⁴ VP 3 1 110a : « *yato viśayarūpeṇa jñānarūpaṇi na gṛhyate* ».

⁵ Pour une traduction et discussion de ces *kārikā* dans le contexte de ‘paradoxe du menteur’, voir Houben (1995a : 223-5), 1995b et 2001. Des arguments similaires sont utilisés par Bhartṛhari dans le contexte de discussions fort différentes, par exemple (VP 3 3 23 et 24) à l’intérieur d’une discussion sur le fait que la relation entre un mot et son sens

que cette brève notation laisse entrevoir est surprenante. Car le fait même qu'il y ait une différence entre connaître un objet externe et connaître la connaissance de ce même objet n'est pas au cœur de la discussion ; il semble plutôt jouer le rôle d'un fait acquis (ou prétendu tel) que l'on utilise pour étoffer sa propre position. De plus, cette affirmation si nette de la différence entre une cognition et la cognition de cette même cognition, évoque une autre assertion, que nous trouvons formulée déjà chez Patañjali, qui porte sur la différence entre l'action de signifier un objet par un mot et l'action de signifier ce même mot⁶ : l'on ne peut s'empêcher de reconnaître parmi ces deux exemples un air de famille étonnant et une sorte de 'modèle explicatif' commun.

De telles observations sont nombreuses dans les œuvres de Bhartṛhari et ne manquent pas non plus dans le *Bhāṣya*. Elles présupposent, chez les grammairiens, une théorie complexe et bien structurée, qui n'émerge toutefois que très rarement comme élément central de la discussion. C'est la curiosité envers cette toile de fond que l'on entrevoit si souvent dans les plis des discussions des grammairiens, et qui pourtant reste floue et fragmentaire, qui est l'origine première de ce travail, l'ambition étant celle de mieux comprendre l'épistémologie que l'école des grammairiens avait développée à propos de son propre *śāstra* et, plus spécialement, comment cette école interprétait son propre métalangage. Car une création qui a rejoint le niveau d'abstraction et de complexité que l'on est unanimement disposé à attribuer au métalangage de l'*Aṣṭādhyāyī* semble impliquer et susciter en même temps une réflexion métalinguistique très poussée.

Jusqu'à maintenant ce sujet n'a pas beaucoup attiré l'attention des chercheurs. Il y a, bien entendu, une quantité remarquable de travaux sur le métalangage pāninéen en tant que tel, concernant l'ampleur de son écart par rapport à la norme classique du sanscrit, son degré de formalisation et sa puissance explicative, mais l'analyse de la *conception* de langue technique / métalangue qui a contribué à créer des instruments linguistiques si complexes et raffinés est souvent restée en retrait. On ne s'est guère occupé de comprendre comment Pāṇini et ses commentateurs concevaient ce langage, s'ils le considéraient à l'instar de la langue commune qu'ils étudiaient, et quels aspects spécifiques ils lui attribuaient.

Pourtant, une telle recherche paraît engageante, et cela non seulement pour l'intérêt du sujet en soi, mais aussi pour des raisons internes au système conceptuel de l'école des grammairiens, aux contraintes que ce même système s'était plus ou moins consciemment

peut être exprimée. La première *kārikā* affirme qu'un doute ne peut avoir comme objet un autre doute sans que celui-ci ne perde sa nature propre (*avyudāse svarūpasya*) ; la deuxième n'est qu'une variation car elle maintient que, si une connaissance certaine a comme objet une autre connaissance certaine, cette dernière ne maintient pas sa propre nature (*svadhārme nāvatiṣṭhate*).

⁶ Voir § 5.3.1.

imposées ; certaines de ces contraintes étaient par ailleurs partagées par d'autres sujets appartenants au même univers culturel. Car nous trouvons, dans l'école des grammairiens, des axiomes ou des croyances concernant les faits linguistiques qui permettent *a priori* de formuler l'hypothèse selon laquelle les réflexions sur la langue technique en général, et sur le métalangage en particulier, pouvaient poser des défis sérieux au système de l'école dans son ensemble. Autrement dit, certains faits propres à la langue spécialisée et au métalangage ne semblent pas s'accorder aisément avec des prises de position bien connues de l'école ; pour cela, la tâche consistant à regarder d'un peu plus près comment on a essayé d'intégrer ces faits au système, et jusqu'à quel point ce dernier a été modifié par la nécessité d'en rendre compte, promet d'être féconde.

Les points de friction, si on veut les appeler ainsi, se situent tout aussi bien au niveau de la construction du concept de langue technique ou spécialisée qu'au niveau de la reconstruction du mécanisme métalinguistique, en particulier du mécanisme autonymique.

En ce qui concerne le premier cas de figure, la langue technique, on voit assez aisément que la position anticonventionnaliste de l'école en ce qui concerne l'origine du langage bute sur l'évidence d'une langue comme le sanscrit de l'*Aṣṭādhyāyī* qui fait usage des termes techniques (*saṃjñā*) dont le sens est établi par convention. S'il est vrai que la position anticonventionnaliste des grammairiens est plus nuancée que la lecture courante ne le laisserait supposer, il n'en reste pas moins que l'école affirme que le rapport entre les mots et les objets qu'ils signifient est permanent (*nitya*) si ce n'est de manière absolue, du moins par rapport à l'activité humaine ; c'est-à-dire que chaque homme prend connaissance de ce lien comme quelque chose lui préexistant et qu'il ne peut pas modifier. Que dire alors des termes techniques de l'*Aṣṭādhyāyī* qui ont un sens, différent du sens naturel, établi par une convention dont on peut même indiquer la source : Pāṇini, auteur de l'*Aṣṭādhyāyī* ? L'existence, indéniable, d'une langue technique est donc un élément qui avait fortes chances de poser des difficultés à l'intérieur de l'école.

Cruciale, à ce sujet, est la notion de 'convention' et, mais l'un ne va pas sans l'autre, celle de nom, tout aussi bien nom propre que nom technique (*saṃjñā*). Une des premières contributions dans cette direction est Palsule 1966, précisément sur la notion de *saṃjñā* chez Pāṇini ; plus récemment d'autres termes liés à la notion de convention ont été pris en compte, que l'on pense en particulier à *yadṛcchāśabdā*⁷, et encore au terme *saṃjñā* en dehors du système pāninien⁸. Ces contributions, pourtant fondamentales, ne peuvent qu'éclairer des épisodes d'un processus plus vaste dont les lignes de fond doivent encore être tracées, notamment le processus intellectuel par lequel

⁷ Voir Tanizawa 1989 et 2000.

⁸ Voir Tanizawa 2000.

l'école des grammairiens a construit une notion de convention pouvant s'accorder avec les positions fondamentalement anti-conventionnalistes de l'école.

Le présent ouvrage, sans pouvoir aspirer à une telle synthèse, cherchera néanmoins à ajouter quelques éléments au tableau ; plus spécifiquement la première partie, principalement consacrée à l'analyse de la terminologie métalinguistique, permettra de mettre en lumière l'évolution (et la complexité croissante) du concept de convention auprès des grammairiens, que l'on peut voir en filigrane à travers les termes utilisés pour faire références aux différents types de noms conventionnels. D'autres éléments intéressants viendront de l'analyse de la position des grammairiens à propos de l'acte par lequel on établit la convention, un acte qui se traduit par l'imposition d'un nom propre dans la vie de tous les jours et par la définition d'un terme technique dans les domaines spécialisés, tel celui de la grammaire. L'affinité entre ces deux actions est affirmée à plusieurs reprises par les grammairiens et offre une perspective intéressante sur l'interprétation de la langue technique au sein de l'école.

Mais le mécanisme autonymique présente aussi des défis à la théorie linguistique des grammairiens. Sur le problème général de la citation autonymique, dans les années soixante-dix il y a eu un certain nombre de contributions, notamment Palsule 1971 qui met en lumière certaines prises de position de l'école pâninéenne à propos de la langue objet et du métalangage ; Scharfe 1971, qui consacre son introduction à un rapide survol des positions de certaines écoles philosophiques et grammaticales sur ce même sujet et Staal 1967 et plus spécialement 1975, qui recherche les traces d'une conscience métalinguistique dans le Veda, dans le domaine rituel et dans la tradition grammaticale⁹. Plus récemment un débat d'un grand intérêt s'est développé autour de l'interprétation du *sūtra* A 1 1 68 de Pāṇini, *sūtra* qui est à la base même du mécanisme de la citation métalinguistique dans l'*Aṣṭādhyāyī*¹⁰. Enfin, la position de Bhartṛhari à propos de la citation métalinguistique a été l'objet d'une contribution brève mais fondamentale chez Ogawa 2001¹¹.

Or, pour ce qui concerne spécifiquement les liens entre l'interprétation du mécanisme autonymique et les théories linguistiques des grammairiens, il s'agit d'une part de comprendre si ce mécanisme est ou non interprété comme un mécanisme linguistique ; en d'autres

⁹ La réflexion de Staal sur le problème du métalangage se poursuit tout au long de sa production scientifique jusqu'à nos jours ; nous ne citons ici que son œuvre explicitement dédiée à la perception du mécanisme métalinguistique dans la culture indienne. Staal a par la suite souvent repris la question du 'sanskrit de la science' (voir Staal 1986 ; 1993 et 1995) mais sous un angle différent, s'intéressant plus à l'objet lui-même (le sanscrit plus ou moins artificiel développé par les différentes écoles) qu'à sa compréhension et théorisation par les différents penseurs.

¹⁰ Voir au moins Narayana Murti 1980-81 ; Cardona 1997² ; Scharfe 1971 et 1989.

¹¹ À ce sujet, pour une présentation de la diatribe autour de A 1 1 68 qui tient compte des grammairiens plus tardifs, voir Aussant (à paraître).

mots, s'il a à sa base un processus de *signification* au sens propre du terme (un mot se signifie soi-même) ou bien un processus de *manifestation* (un mot se fait connaître soi-même). Nous verrons que la position traditionnelle de l'école concernant notamment le rôle syntaxique et sémantique des désinences constituait somme toute une contrainte forte à accepter la première hypothèse. Néanmoins, un certain nombre de faits grammaticaux venait troubler la simplicité et linéarité du tableau : des cas exceptionnels, mais non moins significatifs pour autant, de mots autonymiques sans désinences ou montrant une construction morphologique irrégulière. L'interprétation de ces exceptions a abouti tout aussi bien à un rejet de l'interprétation pour ainsi dire sémantique qu'à son raffinement pour lui permettre de rendre compte de ces faits métalinguistiques particuliers. Par ailleurs, le choix d'adopter une lecture sémantique du mécanisme autonymique entraînait aussi un problème majeur, au-delà des points de technique susmentionnés, de caractère plus général. Car cette interprétation implique une sorte de dédoublement linguistique par lequel pour chaque mot, prenons comme exemple le mot *agni* qui signifie 'feu', il existe aussi le mot autonome *agni* qui signifie la forme linguistique *a-g-n-i*. Faut-il interpréter les autonomes comme de simples homonymes, sans aucun lien avec les mots qu'ils signifient ? Ou bien le sens autonymique peut-il être interprété comme un des sens possibles véhiculés par un seul et même mot ? Ces questions touchent à des points fondamentaux de la doctrine de l'école, entre autres à l'interprétation du rapport entre sens primaire et sens secondaire d'un mot.

Enfin, la tentative d'interpréter le mécanisme par lequel on peut parler de la langue et des faits qui la concernent, met aussi en jeu un concept d'autoréférence (la langue qui parle d'elle-même) entraînant une série de difficultés d'ordre plus strictement logique, qui trouvent leur formulation la plus répandue dans le 'paradoxe du menteur'. Des énoncés apparemment anodins, comme 'la langue peut parler d'elle-même' ou 'un mot peut se signifier soi-même' s'avèrent donc être très problématiques d'un point de vue logique. Le débat sur l'ensemble des problèmes logiques placés sous l'étiquette de 'paradoxe du menteur' a depuis un certain temps attiré l'attention des chercheurs modernes ; parmi les participants à ce débat nous trouvons le grammairien Bhartṛhari qui les a pris en considération et en a proposé une solution¹². Nous aurons par ailleurs l'occasion de voir que même son interprétation plus proprement linguistique du phénomène métalinguistique porte la trace de ces réflexions.

L'élucidation des faits métalinguistiques est donc un élément non secondaire dans la reconstruction de la dynamique intellectuelle de l'école : elle a été profondément influencée par l'interprétation générale des faits linguistiques que l'école professait et elle a à son tour contribué à en raffiner le modèle explicatif.

¹² Voir Herzberger, Herzberger 1981 et 1986 et Houben 1995b et 2001.

ii. Nous avons cité, au cours de cette discussion, un certain nombre de contributions consacrées au sujet qui nous occupe. Cette liste est, bien entendu, loin d'être exhaustive ; elle ne cherche qu'à citer les contributions les plus saillantes. En vérité, des suggestions intéressantes viennent aussi de notations éparses à l'intérieur de travaux ayant un tout autre but ou bien de notes en marges des traductions : elles seront amplement citées tout au long de cet ouvrage. Mais pour intéressantes qu'elles soient, ces notes sporadiques ne permettent pas de reconstruire de façon globale et cohérente une théorie métalinguistique. De plus elles manquent souvent d'une perspective historique et traitent chaque théorie métalinguistique à l'intérieur des différentes écoles comme un bloc unique, indivisible : on parle de 'la conception du métalangage chez les grammairiens', comme si l'on pouvait vraiment reconstruire une seule théorie valable pour une école dont le développement se mesure en milliers d'années.

Beaucoup de travail reste donc à faire et ce qui suit n'est qu'un premier pas dans cette direction, car un coup d'œil même superficiel aux textes a tout de suite montré que le matériel que ces mêmes textes offraient était beaucoup plus abondant (et disparaté) qu'on ne pouvait l'imaginer au premier abord. Loin donc de proposer une impossible (tout au moins pour les capacités de l'auteur) fresque des différentes théories métalinguistiques qui se sont développées au sein de l'école grammaticale indienne, le présent ouvrage se limitera à essayer de retracer l'évolution historique des différentes interprétations des mécanismes métalinguistiques de citation / nomination dans les témoignages les plus anciens (depuis Pāṇini jusqu'à Bhartṛhari) de la tradition pāṇinéenne. Il sera donc principalement question de savoir comment les grammairiens de la période évoquée plus haut justifiaient le fait que la langue puisse parler d'elle-même, et comment ils interprétaient ce mécanisme à l'intérieur d'une théorie générale de la signification. Le choix de limiter la recherche aux premiers auteurs de la tradition est, bien entendu, tout aussi nécessaire que fatalement arbitraire. Arbitraire a aussi été la décision de limiter le témoignage de Bhartṛhari aux seuls *Dīpikā* et *Vākyapadīya* : ceci n'implique pas une prise de position en ce qui concerne l'auteur de la *Vṛtti*, mais marque plutôt la nécessité de travailler sur des œuvres dont la paternité est assez unanimement reconnue¹³. Pour essayer de donner une lecture diachronique du matériel recueilli, il était nécessaire de travailler avec des auteurs que l'on peut considérer comme des points de repère chronologiques assez bien établis.

¹³ Il serait bien entendu extrêmement intéressant de comprendre si *Vākyapadīya* et *Vṛtti* partagent une même conception du mécanisme métalinguistique ou bien s'il est possible de démontrer qu'il y a deux auteurs avec des positions différentes en ce qui concerne ce sujet. Mais, dans un certain sens, une telle recherche présuppose le travail qui sera développé ici, car seule une image assez précise de ce que l'on serait disposé à identifier comme 'la position de Bhartṛhari' sur l'interprétation du mécanisme métalinguistique permet ensuite de s'interroger sur les éventuels écarts dans la *Vṛtti*.

Finalement, cette recherche a abouti, au-delà même des intentions et des prévisions de l'auteur, à une nouvelle lecture et interprétation du *sūtra* pâninéen A 1 1 68 « *svaṁ rūpam śabdasya aśabdasaṁjñā* » qui définit et limite le procédé autonymique au sein de la langue technique de la grammaire. Une nouvelle lecture que nous essayerons d'étoffer tout au long des pages qui suivent et que l'on peut résumer ainsi : le *sūtra* se fonde sur une distinction entre l'acte de nommer et l'acte de citer un élément linguistique, et pose une limitation concernant ce dernier. Son domaine d'application est, par conséquent, spécifiquement celui des expressions métalinguistiques de la grammaire à l'intérieur duquel le *sūtra* recoupe et définit le domaine spécifique de l'autonymie. Il s'agit d'une interprétation qui se détache de la lecture courante qui situe le *sūtra* dans le contexte plus général de la langue de la grammaire et lui attribue plutôt le rôle d'enseigner la pratique autonymique en tant que telle.

Cette nouvelle lecture a permis aussi d'envisager d'un point de vue différent l'histoire de l'interprétation de A 1 1 68, du moins dans les textes les plus anciens de l'école grammaticale pâninéenne, et de mettre en lumière le rôle joué dans ce domaine par les différentes théories concernant le mécanisme naturel de citation. Car, selon les multiples façons d'interpréter le mécanisme métalinguistique de la langue commune, il en ressort une manière différente d'interpréter la règle qui enseigne ce même mécanisme dans le domaine spécifique de la grammaire. En ce sens, A 1 1 68 n'est pas seulement une étape fondamentale dans la construction théorique de la langue technique au sein de l'école des grammairiens, mais permet aussi de jeter un peu de lumière sur la manière dont cette même école rendait compte de cette partie propre à toute langue naturelle qu'est la pratique métalinguistique.

Comme il est aisé de le voir, l'ouvrage se structure nettement en trois parties qui sont indépendantes mais fonctionnelles l'une à l'autre :

- Sans les conventions qui régissent le langage académique, la première section, intitulée 'Esquisse d'analyse lexicale', aurait tout aussi bien pu s'appeler 'Les mots pour le dire'. À l'origine de la recherche décrite dans ces chapitres il y a eu la conviction que, si une réflexion métalinguistique s'était développée de façon cohérente dans la tradition grammaticale indienne, cette réflexion avait sans nul doute laissé des traces au niveau lexical. Car on a toujours besoin de 'mots pour le dire', tout spécialement quand il s'agit d'explorer des domaines nouveaux. L'attention se portera donc sur les mots par lesquels les grammairiens pouvaient faire référence aux noms métalinguistiques, en premier lieu sur le mot *saṁjñā* et sur le réseau linguistique qui s'est construit autour de ce terme¹⁴.

¹⁴ Un 'réseau linguistique' identifie l'ensemble des termes liés à un terme donné par des rapports de subordination, d'opposition et ainsi de suite. Cette analyse lexicale a été

- La deuxième et la troisième section sont consacrées aux deux outils métalinguistiques principaux : la nomination, ou le fait d'appeler les formes linguistiques par des noms¹⁵ et la citation, ou le fait de les nommer directement par leur forme¹⁶. Plus spécifiquement, la deuxième section est consacrée à la nomination. Bien que la langue commune possède aussi des noms métalinguistiques, ceux-ci sont une des caractéristiques saillantes de la langue de la grammaire. L'instauration des noms dans la grammaire se fait par le biais d'un acte volontaire de modification du rapport entre une forme linguistique et son sens : c'est un aspect du langage technique en général qui n'a pas manqué d'éveiller l'attention des grammairiens, en particulier de Bhartṛhari.
- La troisième section porte sur la citation autonymique, lue comme un cas particulier de la nomination, où 'forme qui signifie' et 'forme signifiée' sont identiques. Réfléchir sur le pouvoir des noms de faire connaître leur forme, dans le domaine de la grammaire sanscrite, signifie avant tout, comme nous l'avons déjà souligné, réfléchir sur le sens du *sūtra* A 1 1 68. C'est dans cette dernière section que deviendra plus évidente la qualité novatrice de la réflexion de Bhartṛhari, le penseur qui travaille le plus en profondeur sur les deux mécanismes (nomination / citation), sur leurs différences spécifiques et sur les différents niveaux de langue qu'ils impliquent.

iii. Les témoignages dont nous disposons pour ce travail se présentent souvent au lecteur sous la forme de fragments très brefs, à l'intérieur d'argumentations techniques traditionnelles concernant des problèmes tout à fait différents. Ils ne représentent que rarement le thème central de la discussion. Ceci est vrai même si l'on tient compte du cas un peu spécial des *paribhāṣā* ; celles-ci, en tant que règles portant sur le fonctionnement de la grammaire elle-même, sont par définition des principes d'ordre métathéorique, tout spécialement les *paribhāṣā* qui concernent directement le fonctionnement de la langue de la grammaire¹⁷. Le *sūtra* A 1 1 68 lui-même appartient à cette catégorie, du moins pour les savants, anciens et modernes, qui le considèrent comme une *paribhāṣā* au sens strict du terme et non pas comme un *saṃjñāsūtra*. Mais on peut citer aussi A 1 3 9 qui ensei-

conduite avec les instruments traditionnels de l'analyse lexicale par champs sémantiques, tout en utilisant parfois des méthodes onomasiologiques davantage liées à l'analyse des champs cognitifs. Cette façon de procéder semblait en effet respecter le statut un peu spécial du métalangage grammatical, un langage qui n'est pas artificiel et technique à tous les effets (et n'est donc pas analysable exclusivement à travers une approche onomasiologique) mais qui est certes en bonne partie de formation consciente et volontaire (et par conséquent différent des systèmes lexicaux de la langue commune).

¹⁵ Quand on nomme la forme linguistique *jamaś* comme un 'adverbe'.

¹⁶ Quand on cite la forme linguistique *jamaś* par le mot autonome 'jamaś'.

¹⁷ Certaines *paribhāṣā* – par exemple A 1 4 2 « *vīpratiśedhe param kāryam* », 'S'il y a conflit, c'est l'opération qui a été énoncée en dernier lieu [qui doit être appliquée]' – concernent le fonctionnement de la grammaire plutôt que le fonctionnement de son lan-

gne comment interpréter les formes pourvues d'indices, un *sūtra* qui, à ma connaissance, n'a pas encore reçu l'attention qu'il méritait. Plus nombreuses encore sont les *paribhāṣā* non pâninéennes – tout aussi bien celles que Patañjali cite tout au long de son ouvrage que celles que nous trouvons dans les recueils plus tardifs – qui traitent de différents aspects de la langue de la grammaire et de son rapport avec l'objet qu'elle signifie. Néanmoins, chaque *paribhāṣā* n'a pas de valeur en soi mais elle existe strictement en fonction du système qu'elle doit intégrer et dont elle doit garantir la capacité explicative. En d'autres mots, le but des *paribhāṣā* n'est pas celui de décrire un système métalinguistique cohérent mais plutôt celui de garantir le bon fonctionnement de ce même système en offrant des solutions à certains problèmes bien spécifiques. Ceci n'est pas pour dire que la cohérence entre les différentes *paribhāṣā* n'avait pas de valeur ; elle était néanmoins une condition plutôt qu'un but.

Ce fait paraît particulièrement évident si l'on envisage comment étaient transmises les *paribhāṣā* dans les textes les plus anciens : il s'agit de formules fixes que l'on trouve employées par-ci par-là au cours de discussions concernant des objections sur des points techniques de la grammaire. Il est évident, de par la forme même de ces citations, que les auteurs puisaient à une sorte de fonds commun de connaissance partagée auquel on pouvait faire référence même de manière très elliptique, tout en présupposant dans l'auditoire une bonne connaissance des discussions et des débats associés. Néanmoins ce fonds ne vient jamais à la surface en tant que tel, mais reste une sorte de réservoir où puiser au besoin. La situation change dans le cas des recueils de *paribhāṣā*, un genre littéraire qui connaîtra une certaine fortune, tout particulièrement dans l'histoire plus récente de l'école. Mais d'une part, faute de témoignages, il n'est pas possible d'affirmer que de tels recueils existaient aussi dans les périodes les plus anciennes de la tradition, c'est-à-dire avant Bhartṛhari. De l'autre, le but de ces œuvres semble souvent être celui de rassembler des morceaux épars de la tradition, plutôt que de les utiliser pour construire une théorie métalinguistique cohérente¹⁸.

Par ailleurs, l'approche des savants modernes a elle aussi souvent privilégié l'aspect pour ainsi dire fonctionnel des *paribhāṣā*, leur rapport avec le texte qu'elles sont censées parachever, plutôt que la conception du métalangage qu'elles laissent entrevoir¹⁹. Par exemple Hueckstedt 1995 et 2002 a travaillé en profondeur sur A 1 3 10 (et sur A 1 1 50, qui en est, en quelque sorte, le principe concurrent) et nom-

gage. Une fois établi le sens linguistique de deux règles, A 1 4 2 nous dit laquelle des deux, à certaines conditions, prime sur l'autre. C'est pour cela que nous avons génériquement qualifié les *paribhāṣā* comme des 'principes d'ordre métathéorique'.

¹⁸ Sans nier pour autant qu'on trouve parfois un agencement interne de ces recueils qui ne permet pas de les identifier tout bonnement à des listes de matériel.

¹⁹ À ce sujet voir aussi Wujastyk 1983.

breuses sont dans ses pages les suggestions et les notes en marge d'un grand intérêt pour la reconstruction d'une théorie du métalangage ; néanmoins l'auteur s'attache plutôt à évaluer les répercussions des différentes interprétations sur le fonctionnement de l'*Aṣṭādhyāyī*. Les thèmes qui nous intéressent sont en revanche centraux dans Wezler 1969 qui traite des *paribhāṣā* 4 et 5 (sur l'interprétation des formes suivies d'indice) et 15 (sur l'interprétation des mots ayant un sens secondaire) et qui consacre aussi beaucoup d'espace à l'interprétation de A 1 1 68. Récemment Kahrs 1998, dans son œuvre portant sur la tradition *nirvacana*, offre une analyse approfondie du mécanisme grammatical de la substitution (et tout spécialement de la métarègle A 1 1 49) qui fournit de nombreuses occasions de réflexion sur les rapports entre la procédure de substitution et le mécanisme métalinguistique en général.

iv. Même la réflexion métalinguistique qu'on trouve dans les *paribhāṣā* donc est de fait fragmentaire ; elle l'est plus encore dans les différents passages, dont les textes sont parsemés, qui mettent en cause des notions métalinguistiques pour répondre à des difficultés d'un tout autre ordre. Ce fait exige quelques explications, car le travail de reconstruction de la mosaïque de ces éléments épars court le risque d'être considéré comme arbitraire. Il est de ce fait nécessaire de s'arrêter un tant soit peu sur les problèmes (et les ressources !), de travailler sur cette sorte de matériel.

La première observation est que l'état fragmentaire de ces témoignages n'est pas un fruit du hasard : c'est plutôt l'indice du statut de la réflexion métalinguistique à l'intérieur de la réflexion linguistique développée par l'école grammaticale. Ceci signifie qu'à quelques exceptions près la réflexion linguistique n'est jamais devenue le centre du débat, du moins aux temps les plus anciens de cette tradition. Néanmoins, le fait que les passages soient si nombreux et qu'on les utilise souvent pour mettre en difficulté l'adversaire, signifie qu'il existait une sorte de savoir commun sur le sujet, un savoir partagé par les participants au débat, où l'on pouvait à tout moment puiser. Cet aspect est assez aisément interprétable du point de vue de l'histoire des idées. Tout système, pour rationnel qu'il soit, à côté d'un ensemble de théories qu'il est prêt à démontrer et à défendre au cours d'un débat, se fonde aussi sur un ensemble de croyances souvent non explicites. Ces dernières sont tout aussi bien des croyances qui ne sont pas soumises à une critique rationnelle – et qui jouent pourtant un rôle fondamental dans la construction du système dans sa globalité – qu'un noyau dur d'affirmations rationnelles explicites qui constituent la base d'un certain programme de recherche scientifique et qui, elles non plus, ne peuvent jamais être remises en question²⁰. Aucun géologue ne jugera nécessaire de soumettre à l'analyse ration-

²⁰ Voir Lakatos (1978 : 48-52).

nelle la fiabilité de nos perceptions et l'existence d'objets complexes avant de procéder à l'analyse d'un objet qui a éveillé son intérêt ; or nous savons que, pour certaines écoles philosophiques, ce sont des concepts qui ne vont pas de soi. Ce même géologue, par ailleurs, n'acceptera pas non plus de remettre en cause certaines théories qui sont à la base de son école, sous prétexte que la roche qu'il a en main pose quelque problème. Par rapport à ce noyau dur des croyances d'une certaine culture, les théories explicites soumises à une vérification rationnelle, ne sont qu'une sorte de 'ceinture de protection'. Ce noyau de connaissances n'est pas établi une fois pour toutes : à différents niveaux et partant de différents points de vue, des croyances du noyau dur peuvent à nouveau être remises en question. Les physiciens, par exemple, ont déjà remis en question le calcul de la force de gravité, même si le géologue continuera pendant longtemps encore à l'accepter sans problème.

Pour donner un exemple appartenant au domaine qui est le nôtre, Aklujkar (1989 : 16-17) s'interroge sur l'usage des termes *pratyakṣa* 'perception', *anumāna* 'inférence' et *āgama* (généralement 'tradition', bien que le terme, très complexe, ne se prête qu'avec difficulté à une traduction) dans l'œuvre de Bhartṛhari. À ce propos, Aklujkar affirme que « since the purpose of his work is not epistemology or ontology in general, he is not required to discuss these *pramāṇas* per se or to offer definitions of them ; it suffices from the point of view of his major concern to assume commonly current senses of *pratyakṣa* etc. ». En d'autres termes, Bhartṛhari n'a pas besoin de soumettre à l'analyse rationnelle ces concepts ; plus simplement, il possède des informations sur ces notions et les utilise. Par ailleurs, si dans son analyse du concept de *āgama* Aklujkar a raison, Bhartṛhari aurait développé une conception des rapports entre concepts soumis à une analyse rationnelle et croyances / connaissances pré-rationnelles qui a beaucoup de points en commun avec l'image que nous avons brièvement dessinée plus haut²¹.

Tout au long de ces pages nous verrons que, selon toute probabilité, une évolution de ce genre, depuis une sorte de théorie naïve et pré-rationnelle jusqu'au développement d'une théorie explicite, a caractérisé les théories métalinguistiques, du moins à l'intérieur de l'école pâninéenne. Pour résumer un peu grossièrement, dans les discussions de Patañjali les théories métalinguistiques ne sont que très rarement au centre de la discussion, mais on y a souvent recours pour soulever, ou pour résoudre, des problèmes. Font exception, bien entendu, certains *sūtra* métalinguistiques pâninéens (on entendra par là tout aussi bien des *paribhāṣā* au sens stricte du terme que des

²¹ Voir Aklujkar (1989 : 18) : « B[hartṛhari] also rejects the view that a school or an individual can be free from *āgama*; there is no such thing as sharply separated believers and non-believers; every school or individual has a 'belief element' [...] Acquisition of knowledge does not take place in a vacuum or on a clean slate; it is shaped by earlier knowledge and modifies existing knowledge to affect the next acquisition of knowledge ».

saṃjñāsūtra) auxquels Patañjali dédie force discussions et argumentations. Mais les *paribhāṣā* non pāninéennes, tout aussi bien celles des *vārttika* que celles du *bhāṣya*, semblent déjà jouer un rôle tout à fait différent à l'intérieur du système conceptuel élaboré par Patañjali²²: le plus souvent, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, ce ne sont que des instruments fonctionnels à la correcte interprétation (et au bon fonctionnement) de l'*Aṣṭādhyāyī*²³. Elles se justifient précisément par une redondance, ou une inconsistance (*vaiyarthya*), dans le texte de l'*Aṣṭādhyāyī*, qui est interprétée comme un signe renvoyant à un sens qui n'est que suggéré (*iṣṭārthajñāpana*), i. e. la *paribhāṣā* elle-même. Un exemple assez éloquent de cette attitude, nous le retrouverons en discutant la *paribhāṣā* qui enseigne la primauté du sens artificiel sur le sens naturel d'un mot, *paribhāṣā* dont l'application est limitée par une autre *paribhāṣā* qui enseigne, au contraire, que dans la grammaire les deux sens sont possibles suivant les contextes²⁴. L'une ou l'autre de ces deux *paribhāṣā*, disent les auteurs, peut être invoquée, selon les nécessités de l'argumentation. Ceci par ailleurs ne signifie pas, comme le met justement en lumière Wujastyk (1983 : 99), que ces *paribhāṣā* sont seulement des artifices, « cosmetic measures [...] that is mere *ad hoc* stratagems dreamed out to make Pāṇini's system appear faultless » ; elles peuvent en vérité s'avérer des hypothèses auxiliaires utiles pour augmenter la cohérence globale du système dans lequel elles s'insèrent. Elles ne forment néanmoins pas un système en soi.

Dans le système philosophique de Bhartṛhari, en revanche, certaines questions métalinguistiques sont désormais sujettes à discussion en tant que telles ; elles deviennent l'objet principal de la réflexion. Lors de l'analyse des différents témoignages, il sera alors important d'être toujours conscient du niveau auquel se situe l'argumentation métalinguistique. Car il est probable qu'une affirmation portant sur ce que nous avons appelé le noyau dur des croyances, réponde à d'autres règles qu'une affirmation concernant la 'ceinture de protection'. Ces dernières doivent être justifiables / démontrables en soi et aussi être cohérentes entre elles. Mais ces conditions peuvent-elles être étendues aux affirmations portant sur le noyau dur ? Il est permis d'en douter : dans ces cas, plus que la cohérence interne du système, c'est la cohérence avec la ceinture de protection qui est en jeu et c'est un facteur dont il faut tenir compte lors de la reconstruction du système de croyances. Autrement dit, pour ce qui nous concerne, c'est ce que nous savons déjà de la théorie grammaticale

²² Par ailleurs, les *paribhāṣā* strictement métalinguistiques qui nous intéressent le plus spécialement ici ne sont pas si nombreuses.

²³ Cette affirmation très générale connaît, bien entendu, des exceptions ; par exemple la discussion sur l'interprétation *ekānta* ou *anekānta* des formes avec indice que nous traiterons amplement par la suite.

²⁴ Voir § 3.3.1. En général toutes les *paribhāṣā* définies comme *anityā* mettent en lumière cet aspect purement fonctionnel.

explicite sur la signification et ainsi de suite, qui sera l'instrument pour évaluer l'interprétation des croyances implicites.

v. Ce que nous venons de dire est valable chaque fois qu'on analyse un système de croyances, que ce système ait comme objet la langue elle-même ou bien les règles de la biologie moléculaire. Mais le cas de la réflexion linguistique est, sous bien des aspects, un cas particulier et il sera nécessaire d'en tenir compte. Nous avons jusqu'ici fait référence au métalangage comme à l'instrument de l'école des grammairiens, instrument et objet de réflexion en même temps d'une science, si l'on accepte ce terme au sens large de réflexion qui se développe selon des règles communes explicitées rationnellement et acceptées par tous les participants au débat²⁵. Mais la réflexion métalinguistique est aussi une activité caractéristique de l'homme ordinaire ; notre existence est parsemée d'affirmations concernant notre propre langue ou la langue des autres, au point que l'on peut parler d'une véritable 'linguistique naïve' de l'homme de la rue. Nous portons donc couramment des jugements explicites conscients (mais pas pour autant scientifiques) sur la langue, des jugements qui, dans leur globalité, forment une théorie naïve du langage.

Mais à propos de la langue, de son fonctionnement et de ses règles implicites, nous en savons bien plus qu'il n'y paraît quant à ces jugements, souvent stéréotypés. Il y a un niveau plus profond de conscience, implicite, que l'on voit à l'œuvre dans nos comportements linguistiques et dans notre capacité d'adaptation aux différentes situations de communication. Le fait que tout sujet parlant agit de façon différente dans les différentes situations linguistiques, signifie qu'il est susceptible d'évaluer de façon critique ces mêmes situations. Or, ces jugements implicites sont souvent profondément différents des jugements explicites ; il s'agit d'un phénomène bien connu de ceux qui étudient la perception linguistique de la part du sujet parlant. Il arrive par exemple qu'une personne affirme, par ailleurs en toute bonne foi, que le code linguistique qu'elle utilise tous les jours est une langue à tous les effets, indépendante de l'existence d'un éventuel autre code parlé sur le même territoire. Mais, au niveau des comportements linguistiques, on remarque que cette même personne n'utilise pas ce code, par exemple quand elle parle avec l'employé de banque de son village. Ceci indique un conflit entre les jugements explicites de cette personne et le jugement implicite que la personne porte sur la situation spécifique de la conversation avec l'employé de banque, et sur le statut sociolinguistique du code qu'elle prétend utiliser.

Cette différence entre conscience explicite et conscience implicite aura également son rôle à jouer dans ce travail, tout spécialement dans la section consacrée à l'analyse lexicale, là où il est plus facile de

²⁵ Pour une réflexion sur le concept de *sāstra* et son développement, voir Pollock 1985, 1989a, 1989b, 1990, 1997.

voir l'opposition entre le jugement explicite et la pratique linguistique réelle. Nous verrons, par exemple, que Bhartṛhari affirme que les noms techniques (*śāstrīyā saṃjñā*) et les noms propres (*laukikī saṃjñā*) sont une seule et même chose. Mais au moment même où il l'affirme, il utilise deux termes différents pour les indiquer, ce qui laisse deviner que son système lexical prévoit en réalité deux entités, les noms techniques et les noms propres, deux entités perçues comme différentes mais à propos desquelles on veut affirmer explicitement et consciemment une identité à un niveau plus profond. Pāṇini, pour lequel les noms techniques et les noms propres sont réellement la même chose, n'utilise qu'un seul et même terme, notamment *saṃjñā*, dans les deux cas.

De plus, il y a un aspect de cette dialectique entre conscience explicite et conscience implicite qui promet d'être particulièrement fructueux dans notre cas, et il s'agit de la dimension diachronique. Car si les jugements linguistiques explicites sont, dans une tradition comme celle des grammairiens, assez stables – aucun grammairien ne dira, par exemple, que le sens du mot *saṃjñā* a changé depuis le temps de Pāṇini – les jugements implicites, qui permettent à chacun de s'adapter aux différentes situations et besoins linguistiques, sont beaucoup plus variables. Il n'est pas nécessaire, pour tout commentateur scrupuleux, d'affirmer explicitement que *saṃjñā* a une valeur différente que du temps de Pāṇini, pourvu qu'il soit de toute façon possible de l'utiliser dans un sens différent. L'approche historique promet donc d'être particulièrement féconde dans ce contexte.

Tout aussi bien la dialectique entre connaissances soumises à une vérification rationnelle et connaissances du noyau dur, que celle entre conscience explicite et conscience implicite, joueront donc un rôle fondamental dans le façonnement du matériel composite que nous avons sous la main. À ceci doit s'ajouter une approche qui tâchera, dans les limites posées par les spécificités culturelles de l'univers examiné, d'être historique et de mettre en lumière, sous une uniformité apparente, l'évolution des positions de l'école par rapport à ces thèmes. En ce sens, Bhartṛhari, plus que dire le fin mot de l'histoire, en marque un tournant fondamental, et ouvre la porte à des nouveaux thèmes qui marqueront le débat des siècles suivants.



Tout travail de doctorat, à la manière d'un être humain, naît comme une dette et celui-ci est bien loin de faire exception. Les dettes d'affection et d'amitié se payant par d'autres moyens, je reconnâtrai ici seulement mes dettes scientifiques. Je désire avant tout remercier mon premier maître Carlo Della Casa qui, il y a longtemps déjà, a accepté de m'aider dans mes premiers pas dans un domaine que lui-même n'avait que peu fréquenté. Au lieu de me suggérer un sujet de recherche plus proche de ses propres intérêts scientifiques il a préféré m'enseigner la valeur de la disponibilité humaine, de la curiosité intellectuelle et de la rigueur. Je désire remercier aussi d'autres personnes de l'institut de Milan pour leur support, spécialement Giuliano Boccali et Alessandro Passi, je remercie aussi Gabriele Iannâccaro et Tiziana Pontillo pour leur aide. Mais ce travail s'est principalement développé à l'Université de Lausanne et n'aurait jamais vu le jour sans l'aide constante de mon directeur de thèse, Johannes Bronkhorst, de nos longues discussions, de son regard critique et, aussi, de sa patience. C'est toujours à Lausanne que j'ai eu l'opportunité de profiter de l'aide précieuse de Hideyo Ogawa, pendant son année sabbatique à l'Université de Lausanne. Pendant mon séjour à Pune enfin, j'ai pu bénéficier de la science et de la grande générosité intellectuelle de G. B. Palsule et Saroja Bhate que je peux enfin remercier par écrit. Je désire aussi remercier Malhar Kulkarni pour ses lectures qui m'ont été de grand avantage. La tâche d'être – en qualité d'experts – les premiers lecteurs de ce travail a été confiée à Jan Houben et Eivind Kahrs, et la version finale doit beaucoup à la générosité avec laquelle ils ont mené à terme cette corvée. Enfin, Danielle Feller a (parmi bien d'autres choses) pris sur soi le travail non négligeable de corriger au mieux mon français d'auto-didacte. Si le produit final est lisible je le dois aussi à sa générosité et à sa patience ; toutes les erreurs qui restent, *en revanche*, ne sont dues qu'à ma distraction. Ce travail a bénéficié d'un soutien financier de la part de l'Université de Milan (Borsa di studio per perfezionamento Estero) pendant l'année académique 1996-97 et de l'Université de Lausanne (Bourse d'échange) pendant l'année académique 1999-2000 et du fond 'Giovani Ricercatori', toujours de l'Université de Milan, pour mon séjour à Pune en Octobre-Décembre 2000.